

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 27

Artikel: Impressions de voyage
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conte »Etraz, 23 (1^{er} étage).

Causeries du « Conte vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires.

Illustrations de Ralph

Fr. 1 50

Favey, Grognuz et l'Assesseur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et à Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen

» 2 50

La vilhe melice daâ canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz

» 1 —

L'histoire dè Guyaume-Té, par V. Favrat (encore quelques exemplaires)

» 0 20

(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)

UN VAUDOIS AU SPECTACLE**D'« ORPHÉE » EN 1740**

Dans une lettre de Londres, datée de 1740, le Vaudois César de Saussure écrit :

Le théâtre de Lincoln's Inn Field (actuellement à Covent-Garden) est fameux par ses pantomimes (sortes de féeries). Dans la *Descente d'Orphée aux enfers*, on voit des décors surprenants. On dit que M. Riche, le directeur de ce théâtre, a dépensé plus de 4000 livres sterling pour préparer cette pantomime. Le serpent qui tue Eurydice paraît sur le théâtre couvert d'écaillles d'un vert doré avec de petites taches rouges ; il est d'une grandeur extraordinaire, ses yeux sont étincelans comme du feu ; il parcourt la scène en serpentant, en levant fort haut la tête et une partie du corps, et en sifflant affreusement. Ce monstre, mû par des ressorts et par des mouvements d'horlogerie, est une invention des plus fantastiques qu'on puisse imaginer. Il a coûté, assure-t-on, plus de 500 guinées. La première fois qu'on représenta la *Descente d'Orphée aux enfers*, le roi y alla. Je m'y trouvois aussi par hasard. Un des deux grenadiers aux gardes qu'on place sur les deux coins du théâtre, tournant le dos aux acteurs, n'aperçut le serpent que lorsqu'il était presque à ses pieds ; il fut si surpris que, croyant avoir en face de lui un animal réel, il laissa tomber son mousquet, et tira son sabre pour couper la tête au monstre. Je ne sais si ce fut là un jeu de théâtre, mais le grenadier tressaillit et dégaina si naturellement qu'il suscita chez les spectateurs de grands éclats de rire.

On voit dans cette pièce une mise en scène splendide. Lorsqu'Orphée a appris que sa chère Eurydice est morte, il se retire au fond du théâtre, qui représente une solitude aride et pleine de rochers, où pour se consoler il joue de la lyre. A peine en a-t-il tiré quelques accords, que l'on voit sortir de ces rochers des arbres-sous qui, aux sons de sa lyre, deviennent bientôt de grands arbres, de sorte que ce désert se transforme en une belle forêt. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que sur ces arbres poussent des fleurs, que ces fleurs tombent, et que l'on voit parfois à leur place différents fruits qui croissent et mûrissent peu à peu sous

les yeux des spectateurs. De plus, divers animaux féroces, lions, tigres et ours sortent des coulisses et s'approchent d'Orphée...

Les spectacles sont pour la plupart du temps fort courus. Il y a surtout beaucoup de dames, toujours fort parées, qui je pense y vont autant pour avoir le plaisir de se faire voir, que pour la comédie en elle-même.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Les garçons de Lausanne ont pris le sac sur l'épaule et le bâton à la main. Ils sont en course. Voulez-vous savoir quelques-unes de leurs impressions. Cela n'a rien de commun avec les *Impressions* de M. le comte *Un tel*, ni de Mme *Une telle*, avec quoi on nous a si souvent rasés. — Le style n'en est pas académique, en quoi ces *impressions* ressemblent à beaucoup d'autres ; il ne cherche pas à le paraître, en quoi elles sont différentes de presque toutes les autres.

* * *

A la gare de la Conversion :

— On est bien ici, pour voir.
— Chiquement bien.
— Qu'est-ce que tu as, dans ton sac ?
— Oh ! des tas de choses... (suit une longue énumération). Et toi ?
(Nouvelle longue énumération.)
— Dis. Tu manges quelque chose ?
— Voué... je veux manger un œuf. En veux-tu un ?
— Si tu veux. Je te donnerai de mon chocolat.

* * *

A Fribourg, on sort de St-Nicolas, où l'on célébrait un office :

— Dis, tu es catholique, toi ?
— Voué.
— As-tu tout compris ce qu'ils disaient.
— Mais non ; c'est en latin !
— Pfum !! Du latin ! On aurait juré qu'ils conjuguaient des verbes allemands, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : *Ich habe, du hat, er hat...*

* * *

En gare de Fribourg, le train manœuvre :

— Oh ! zut, voilà qu'on retourne déjà à Lausanne !

— A Lausanne ! Tu m'fais rigoler ! Tu as pas vu qu'on veut arriver à Berne à rebrousse-poil !

* * *

A Berne, au Musée historique :

Le maître. — Pour la vingtième fois, ne touchez rien ! On va être obligé de vous donner à chacun une mouche vivante à garder dans chaque main.

(Après un court calcul mental). — Deux fois 27 mouches, ça ferait 54 mouches ! Ben, mon vieux ! Laisse-le voir courir après.

* * *

A Berne, en sortant du Palais fédéral :

— Dis, tu as vu au bas de l'escayer, ces deux ours ?

— Voué.

— Tu as vu comme ils tiennent avec la patte l'écusson de la Confédération ?

— Voué.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Non.

— Eh bien, ça veut dire que le canton de Berne a mis la patte sur la Confédération.

* * *

Dans le train, en quittant Berne :

— C'est chic, Berne, hein ?

— Voué.

— Qu'as-tu trouvé de plus chic ?

— Moi, c'est les ours !

— Moi aussi. — Hein, quand y z'attrapent les carottes !

— Voué. Ils sont bath.

— Mais, dis donc ; trente centimes le paquet de carottes... Mon vieux, si on me demande la principale industrie de Berne, je dirai que c'est de vendre des carottes pour les ours !

* * *

Dans le train, avant l'étape :

— Dis, on couche ensemble, ce soir.

— Voué, s'tu veux !

— Mais, tu sais, moi, la nuit... je ronfle.

— Qu'ça fait-y ? Faut pas te gêner. Moi aussi !

* * *

Le lendemain, sur la route :

— Vous avez bien rigolé dans votre chambre ?

— Oh ben, pour sûr, mon vieux ! Y t'aurait fallu voir voler ces oreillers. Moi j'ai refait notre lit quatre fois.

— Chez nous, moi j'ai retrouvé une de mes chaussettes, ce matin, dans le pot à eau.

* * *

En passant la *Gemmi*, confidences :

— Qu'est-ce que tu as encore, toi ?

— Moi, j'ai encore un franc vingt, une boîte de sardines et un gros saucisson. Et toi ?

— Moi, j'ai encore trois citrons et deux côtelettes.

— Dis, tu as vu la bouteille de limonade ? Plus on monte, plus le prix monte aussi. A Berne, c'était 30 centimes, et puis après 40, et puis après 50. Il paraît que ça va avec l'altitude.

(Rêveur.) — Je m'étonne combien elle coûte au bord de la mer !

* * *

Du haut de la *Gemmi*. On contemple le panorama à ses pieds.

— Ooooh !... quelle profondeur !! Dis, tes colles ! L'ennemi, quand il arriverait par là bas en bas,... mon vieux, c'te maquillée !!

* * *

En descendant la *Gemmi* :

Le maître (féroce). — Mes amis, regardez donc cette montagne...

(A voix basse). — Tu as vu c't'Anglais qu'on vient de rencontrer.

— Voué.

— As-tu vu sa femme qui y chassait les mouches par derrière avec son mouchoir ?

— Voué.

— Veux-tu parier qu'il l'a prise avec lui rien que pour ça.

Dans le train du retour. Cris et chants variés : « Ici r'pose une omelette, filoulette, filoulette, filoulou... Le cantonnier répondit : c'est ma foi comme Mossieu dit... Six jambons de Mayence,... etc. »

— Chic course, hein.

— J'te crois, mon vieux. Ça me ferait rien de recommencer demain.

— Moi non plus... As-tu encore de l'argent ?

— Ah ! non ! mon papa m'avait dit qu'il me faudrait lui rendre ce qui me resterait. J'ai tout dépensé. J'ai encore une boîte de thon.

— Et moi une plaque de chocolat.

— Si on avait du pain...

— Y a pas besoin de pain. On partagera, dis ?

— S'tu veux. On rapporte rien à Lausanne!... Ici r'pose une omelette, filoulette, filoulette....

(Pour copie conforme).

PIERRE D'ANTAN.

Nos vieux almanachs. — C'est en 1800 — non en 1880 comme une faute d'impression nous l'a fait dire — que parut chez l'imprimeur Hignou à Lausanne, le premier exemplaire de l'*Almanach national helvétique*.

Leçon de galanterie. — Il pleut à torrents. Une jeune dame est sur la plateforme du tramway où l'eau dégouline de tous côtés.

A l'intérieur, un petit jeune homme se prélasser sur la banquette et du coin de l'œil regarde la jeune dame, qui s'évertue à se garer de la pluie.

Celle-ci, au bout d'un moment :

— Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de vous offrir ma place.

CHAMEAU !

Tous ceux qui connaissent l'épicier Patet le tiennent pour incapable de faire du mal à une mouche et jurent qu'il avalerait sa langue plutôt que de proférer des gros mots. Il en proféra un, cependant, l'autre jour. Le doux homme avait été poussé à bout, il est vrai, par une méchante voisine M^e Zède. Cette petite peste ne s'était-elle pas permis, dans sa boutique à lui, d'émettre des doutes sur la vertu de M^e Patet ! Rougissant d'une légitime indignation, M. Patet lui montra la porte en accompagnant son geste de ce seul mot : « Chameau ! »

M^e Zède porta plainte, et l'épicier comparut avec elle devant le juge de paix. D'un ton hypocrite, la plaignante déclara que M. Patet s'était mépris sur le sens de ses paroles, qu'elle n'avait nullement eu la pensée de médiser d'une femme dont la fidélité conjugale était au-dessus de tout soupçon, et patati, et patata ! En fin de compte, elle réclama cent francs de dommages-intérêts « pour avoir été traitée publiquement comme la dernière des créatures. » Ces cent francs, elle les verserait au fonds des Cuisines scolaires, si M. Patet retirait son invective.

— Je la retire, articula M. Patet.

— C'est bien, fit le juge, je réduis à vingt francs le montant des dommages-intérêts à payer par vous à la plaignante.

Comme les parties allaient s'éloigner, M. Patet s'arrêta à la porte et, se retournant :

— Monsieur le juge, permettez-moi une question : dire : « Madame » à un chameau, est-ce aussi une invective ?

— Mais non, répondit le magistrat en souriant, mais non, monsieur Patet, vous le savez aussi bien que moi.

Alors, d'un air décidé qui le transfigurait, le brave épicier s'inclina profondément en passant devant M^e Zède et lui lança un retentissant : « Madame ! »

V. F.

Théorie et pratique. — M. ... est un pacifiste à tous crins. Il se démène sans relâche pour la bonne cause, écrivant des brochures, des articles de journaux, faisant des conférences, etc.

L'autre soir, justement, il devait faire, dans un quartier un peu excentrique, une conférence sur le désarmement général.

Tandis qu'il se préparait, sa femme lui demande :

— Ça finira tard, ta conférence sur le désarmement ?

— Minuit et demi, environ. Mais rassure-toi, pour le retour, j'ai mon revolver.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Considérations météorologiques.



Les considérations météorologiques tiennent, dans la vie, une place que je ne crois pas exagérer en qualifiant d'essentielle.

Avez-vous jamais réfléchi au bouleversement de nos habitudes qu'entraînerait l'impossibilité — tout hypothétique, heureusement — de parler de la pluie et du beau temps. Que deviendraient les garçons-coiffeurs, les voyageurs de commerce, tous ceux enfin qui, par devoir, causent beaucoup avec des gens qu'ils connaissent très peu. Empêcher ces gens-là d'émettre des remarques sur le temps qu'il fait équivaudrait à les priver d'un des moyens de gagner leur vie.

Et les dames... Je m'arrête, j'allais dire une sottise en m'inquiétant pour elles : Plutôt que de ne pas causer, les dames trouveraient sûrement d'autres sujets pour parler sans rien dire, si celui-ci venait à leur manquer.

Etant donnée la difficulté qu'il y a de trouver de l'inédit sur un thème aussi usé, il faut savoir gré à ceux qui dénichent quelque chose de nouveau, quelque chose qui sorte des éternels lieux communs.

Ayant eu le rare honneur d'entendre une appréciation originale sur les causes du temps désastreux que nous avons eu vers la fin du mois dernier, je crois rendre service à mes lecteurs de leur en faire part. Ils pourront s'en inspirer pour leurs futures « considérations météorologiques. »

J'étais l'autre jour dans la salle d'attente des III^{mes} classes — que voulez-vous, il n'y a pas de IV^{me} — de notre nouvelle gare provisoire. Un facteur et un commissionnaire causaient... vous devinez de quoi :

— On a tout de même un rude vilain temps ces jours ! « On dirait pas qu'on est en été », fait le premier.

— « Mon té oui », répond l'autre, un vieux que, depuis bientôt trente ans on peut voir sur la place de la gare : « Franchement, les temps ne sont plus ce qu'ils étaient z'autrefois. Voyez-vous, ces électricités, ces percements de tunnels, c'est sûr que c'est ça qui détraque tout » le système. »

BERT-NET.

Chez le cordonnier. — Une cliente : « Cette chaussure me serre un peu. »

— Soyez sans crainte, madame, ça se lâche toujours un peu en marchant.

Nouvel essai.

— Celle-ci, en revanche, me paraît un peu grande.

— Oh ! il n'y faut point faire attention. Ça se retrécit toujours; surtout si le cuir se mouille.

Troisième essai.

— Ah ! cette fois, en voici une qui me va très bien.

— En effet, madame; tant mieux. Et je puis vous assurer qu'elle ne bougera pas.

DICTONS DE JUILLET

Quand le mois de juillet est beau,
Fais rebatre tes tonneaux.

Si l'osier fleurit,
Le raisin mûrit.

Peu de fruits sur le groseillier,
Peu de blé au grenier.

Année de groseilles,
Année de bouteilles.

A la Madeleine (22 juillet)
Les noix sont pleines.

Au mois de juillet,
Faucille au poignet.

Au mois d'août et de juillet
Bouche noire et gosier sec.

Au mai d'juillet,
La bagne ài valet.

Se te ne pau pâ mè plllantâ dè juillet,
Laisse mè dein lo satset.

LES PETITS EN FÊTE

A propos de la *Fête des Ecoles enfantines*, qui eut lieu mercredi, on nous raconte les deux traits que voici :

C'était l'année de l'institution de cette fête à Lausanne.

On demandait, sur Montbenon, à un petit garçon, s'il s'amusaient bien, s'il était content.

— Oh ! oui, dit-il, seulement je voudrais bien encore voir le syndic.

— Voir M. le syndic.

— Oh ! oui !

— Et pourquoi ?

— Parce que...

On le conduisit alors près du groupe des autorités et on lui désigna feu M. André Schnetzler, alors syndic de Lausanne et dont les petits avaient beaucoup entendu parler, comme créateur de leur fête.

L'enfant resta coi, l'air tout désappointé, quand il vit que « le syndic » était un monsieur tout comme les autres !

Que s'était-il donc figuré, le pauvre chéri ?

* * *

C'était à Genève, à la Fête des petits. Les pompiers marchaient de chaque côté des enfants pour les protéger contre les heurts de la foule.

Soudain, un garçonnet tire timidement un pompier par sa tunique.

— Que veux-tu, mon petit ? demande celui-ci.

— Je voudrais bien sortir un moment du cortège.

— Mais tu ne peux pas quitter ici le cortège, mon enfant. Un peu plus loin, je te dirai.

Au bout d'un moment, le pompier fait signe à l'enfant qu'il peut sortir et lui indique où il doit aller.

— Oh ! c'est plus nécessaire.

— ???

— J'ai fait pipi dans ma culotte, dit naïvement le petit.

Entre deux. — Un vieux médecin de campagne, qui n'avait cure de courir après la mode, dîne un jour à table d'hôte entre deux motoristes « dernier cri » et qui se payent irrévérencieusement la tête du bon disciple d'Esculape.

— Vous riez de moi, messieurs, fait au bout d'un moment ce dernier, parce que mon complet n'est pas du dernier chic ? Soit, mais croyez bien que je ne suis ni un imbécile ni un âne.

— Ah ! répond, moqueur, un des motoristes, vous êtes probablement entre les deux ?

— Vous l'avez dit.

Et les deux rieurs se tinrent coi.